LA GRANDE COLLECTION NATIONALE

65 cent. ..... l'ouvrage complet

SOUS BELLE COUVERTURE ILLUSTRÉE EN COULEURS

65 cent. ..... l'ouvrage complet

EXTRAIT DU CATALOGUE

*Les ouvrages précédés du signe * peuvent être mis entre toutes les mains.*

MÉMOIRES-HISTOIRES-VOYAGES

Mlle AVRILLON. ***La Vie Privée de Joséphine.**
CHATEAUBRIAND. **Années de Jeunesse** (Mémoires d'Outre-Tombe).
Henry FRICHET. **Le Roman d'une Courtisane** (Histoire de la Du Barry).
HÉLOISE et ABÉLARD. **La Vie et la Correspondance amoureuse (d').**
LÉONARD. ***Le Coiffeur de la Reine.**
MIRABEAU. **Lettres d'amour à Sophie.**
NAPOLÉON. ***La prise de Berlin** (Bulletins de la Grande Armée).
— ***Les Français à Vienne** (Bulletins de la Grande Armée).
Carles des PERRIÈRES. ***Rien ne va plus.**
Charles PETIT. ***Aventures d'un Allemand au Japon.**
J.-J. ROUSSEAU. **Ma Jeunesse et mes Amours.**
TOUCHARD LAFOSSE. **Les Amours d'Anne d'Autriche**
— **La Jeunesse de Louis XIV.**
Victor TISSOT. ***Voyage au pays des milliards.**

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

L'Abbé PRÉVOST. **Manon Lescaut.**
BALZAC. **La Fille aux Yeux d'Or.** — La Vendetta.
— **L'Auberge Rouge** et différentes nouvelles.
— **Le Colonel Chabert.** — Adieu. — El Verdugo.
— **La Femme abandonnée.** — La Fausse Maîtresse. — La Grande Bretèche.
— ***Honorine.** — La Maison du Chat qui pelote.
— ***Le Curé de Tours.** — Madame Firmiani. — Le Message.
— ***Eugénie Grandet.**

LITTÉRATURE GÉNÉRALE (*Suite*)

Georges BEAUME. **Trottin de Paris.**
Charles de BERNARD. **La Chasse aux Amants.**
J. BERR de TURIQUE. ***Loin d'elle.**
— **Un Homme aimé.**
— ***Le Mari rêvé.**
— ***L'Homme à l'auto grise.**
Paul BONHOMME. ***Le Chemin du Bonheur.**
R. BRINGER. ***L'infortuné Plumard.**
— **L'infidèle Amoureuse.**
Paul BRU. **Le droit d'être Mère.**
CAMI. ***Le Poilu aux mille trucs.**
A. CHARPENTIER. **Le Bonheur à trois.**
— **La petite Bohême.**
DANIEL. ***Bons mots et anecdotes.**
Georges DOLLEY. **Comme une lettre à la poste.**
Louis ENAULT. ***Pour lui.**
— **Le Châtiment.**
Max. et Alex. FISCHER. **Mariages de raison.**
Charles FOLEY. ***On tue dans l'ombre.**
— **Des pas dans la nuit.**
— ***Folie de prince.**
— **La Terre qui saigne.**
Maxime FORMONT. ***Courtisane.**
Hector FRANCE. **L'Amour au Pays Bleu.**
Jacques des GACHONS. **Notre Bonheur.**
Sophie GAY. **Le Mari confident.**
Jean-Léon GADAGNE. ***L'Enigme de la clef d'argent.**
Rémy de GOURMONT. **Un Cœur Virginal.**
Henry GRÉVILLE. **L'Amie.**
— ***Mademoiselle Cléopâtre.**
— ***L'Expiation de Saveli.**
— ***Les Degrés de l'Echelle.**
Léon GROC. ***L'Autobus évanoui.**
Fernand LAFARGUE. **Le Point noir.**
— **Fin d'amour.**
— **La Fausse Piste.**
— ***Un Cœur de Père.**
Maurice LANDAY. **L'Enquête.**

Plus de 225 titres parus à ce jour

EN VENTE PARTOUT

Envoi franco de chaque ouvrage contre 80 cent.

Envoi franco du catalogue complet

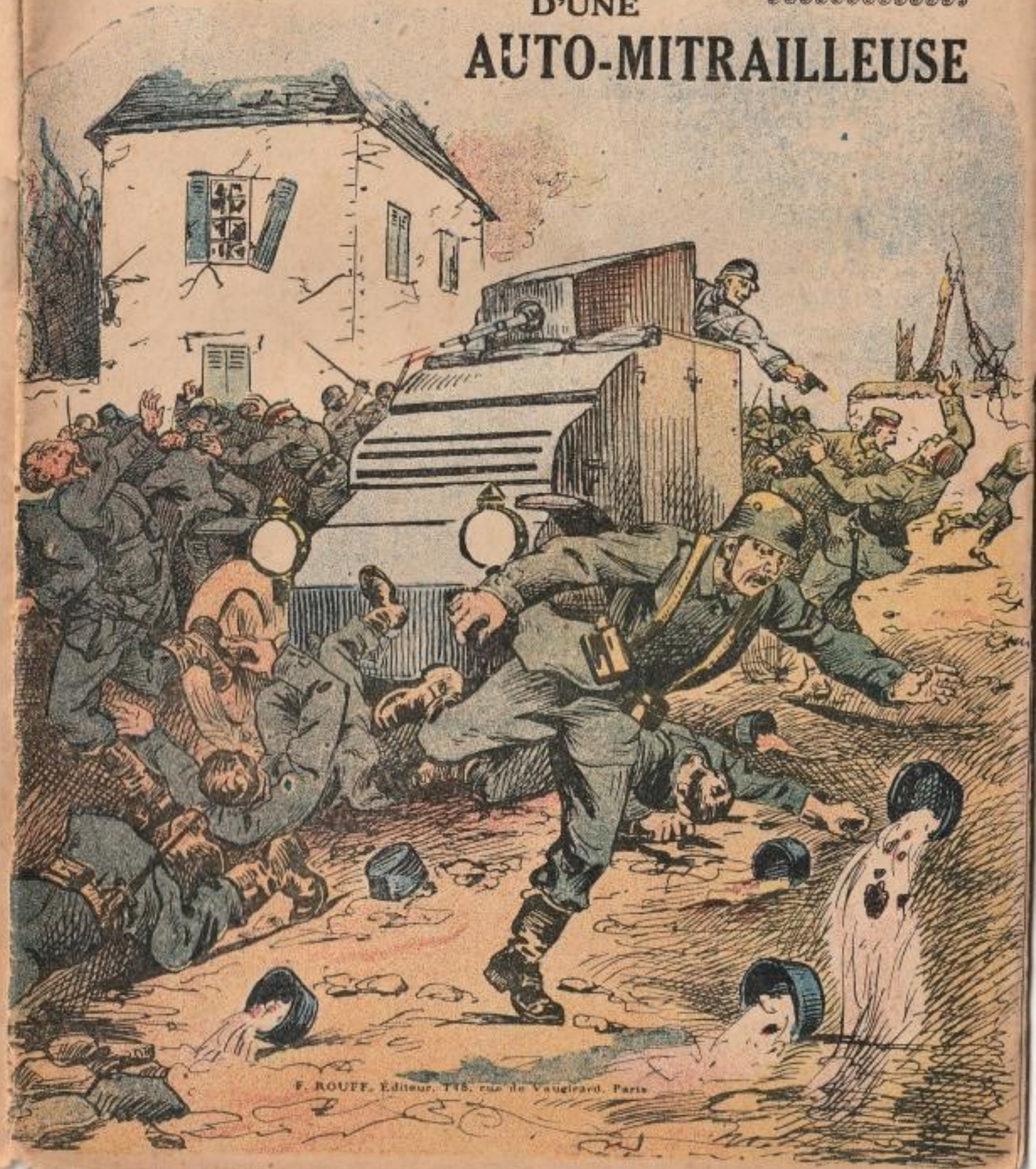
F. ROUFF, éditeur, 148, rue de Vaugirard — Paris (15e).

Collection "Patrie"

GEORGES SPITZMULLER

LES COUPS D'AUDACE D'UNE AUTO-MITRAILLEUSE

20c. Le récit complet illustré



F. ROUFF, Éditeur, 148, rue de Vaugirard, Paris

Le lecteur trouvera en fin de fichier une note permettant de relier ces courtes histoires romancées aux événements réels vécus par les GAMAC. Chaque épisode est illustré par une carte.

LES COUPS D'AUDACE D'UNE AUTO-MITRAILLEUSE

I

Quelque chose...

Ceci se passait, en février 1918, du côté de Pontavert.

Connaissez-vous Pontavert?

C'est — c'était plutôt, avant qu'il fût démoli — un joli village gentiment placé sur une boucle de l'Aisne, avec une vieille église et un beau château, pas loin du fameux bois des Couleuvres, du non moins fameux Champ d'Asile et de la Fontaine au Vivier, célèbre dans les fastes du communiqué.

Il y avait là, dans une ferme appelée la Pêcherie — située à égale distance de Pontavert et de Gernicourt — un cantonnement d'auto-mitrailleuses et d'auto-canons.

Il faut savoir d'abord, que toute division de cavalerie comprend deux groupes d'A. M. A. C. (autos-mitrailleuses, autos-canons) composés chacun de trois sections comportant par unité deux voitures-mitrailleuses et une voiture-canon de 37. Ce qui donne par division de cavalerie, douze auto-mitrailleuses et six auto-canons.

Chaque section est commandée par un lieutenant; le groupe par un capitaine.

Donc, à la ferme de la Pêcherie, cantonnait une section appartenant à la 1re D. C.

Depuis quelques jours, le secteur était calme. Cela tonnait pour-

Copyright by F. Rouff, Edit., 1919. — Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

tant, parfois, vers Berry-au-Bac, qui fut toujours un point sensible, et rarement au repos.

Les auto-mitrailleuses commençaient à s'ennuyer...

Le lieutenant Truphème, qui commandait la section, trouvait surtout l'inaction pesante. C'était un Breton actif et fanatique de son métier.

Il aurait voulu marcher nuit et jour.

Sa santé lui avait permis, d'ailleurs, de réaliser cette performance de continuité.

Cinq pieds six pouces, haut en couleur, appétit magnifique, bonne humeur inaltérable, — bref, un beau type de force et de résistance.

Truphème occupait ses loisirs forcés à explorer les environs. devint bientôt très ferré sur la topographie du secteur.

Un jour, on le rencontrait, dans sa tourisme grise, entre Maizy et Concevreux où il allait voir, sur le canal latéral, les fameuses péniches qui avaient donné asile au personnel des tanks du groupe Bossut, avant l'attaque du 16 avril 1917 sur Craonne.

Les péniches n'avaient pas bougé; elles étaient toujours à la même place, conservant encore les aménagements qu'y avaient fait les hommes des chars d'assaut.

Combien de ces braves n'étaient pas revenus! Certains gisaient sous une mince couche de terre dans le Bois des Buttes, près de la Ville-au-Bois. D'autres avaient été carbonisés à leur poste, dans leur engin incendié, aux abords de Juvincourt. On en savait deux ensevelis dans la maison de Muselle, mais on n'avait pu encore chercher leurs corps, dans cette zone où le moindre mouvement, même de nuit, déchaînait un effroyable marmitage.

D'autres jours, Truphème visitait nos organisations de Beaurieux, malheureuse commune sur laquelle les canons allemands s'acharnaient, féroces.

Ou bien il allait voir des camarades qu'il avait aux batteries de position de Gernicourt, dans le bois du même nom, pauvre bois qui n'avait plus d'arbres, tellement les obus Boches s'étaient appliqués à les faucher, à les décortiquer, à les pulvériser.

Il n'en restait rien que des fûts rasés à bloc estoc ou des manches à balai sans la moindre aiguille.

Spectacle de dévastation complète, absolue, intégrale!

Ce soir-là, Truphème dînait à la popote de son ami Lostanges, lieutenant d'artillerie coloniale, qui commandait une batterie de 95 employée à contre-battre l'artillerie adverse éparse de l'autre côté de la route nationale numéro 44, de Cambrai à Châlons-sur-Marne.

C'était la fête de Lostanges — Adolphe pour les dames — et chacun sait que la Saint-Adolphe tombe le 11 février.

En l'honneur de leur lieutenant, les gars de la batterie avaient organisé une petite fête.

— Il y a représentation ce soir, dit Lostanges à Truphème en lui

offrant un excellent cigare, accompagnateur obligé du [illegible] sous-intendance.

— Quelle représentation?

— Théâtrale. Concert tout au moins.

— Où ça?

— A la batterie parbleu. Nous avons un abri à munitions qui est vide. Ce sera la salle de spectacle.

Pas banale, cette séance dramatico-musicale donnée dans les lignes, non loin des lignes allemandes!

A l'entrée des officiers, un chœur réglé entonna *Madelon*. Puis il y eut des monologues, une saynète intitulée le *Poilu et la Poiluse*, une séance de prestidigitation, une autre d'hypnotisme, etc.

Un jeune engagé de la classe 20 envoya : *Quelque chose, chanson d'un artilleur*, qu'il venait de composer en commémoration de ses débuts dans la carrière. (Il avait tiré la veille son premier coup de canon.)

Le premier couplet, surtout, eut du succès. On le redemanda :

Lorsqu'on tir' pour la premièr' fois
D'vant l'enn'mi, l'émotion est grande.
Il faut affermir bien sa voix,
Sans bafouiller, quand on commande.
Et si le 150 répond,
Tonnerr'! ça bard' dans la batt'rie;
Y a pas, faut saluer, cré nom!
Tout ce chambard et sa furie.
Devant cet effrayant potin,
Dont on connaît trop bien la cause,
On a beau faire le malin
Çà vous fait tout d' mêm' quelque chose!

La chanson venait à peine de finir que deux nouveaux poilus entrèrent dans la « salle ».

Leur regard cherchait quelqu'un.

— Ah! dit Lostanges en les apercevant, voilà ma garde qui est relevée.

— Quelle garde! interrogea Truphème.

— Celle que je mets à mes pièces chaque nuit.

Les deux poilus avaient vu Lostanges. C'était lui que leur regard cherchait dans le « public ». Ils s'approchèrent.

Il y avait un brigadier, jeune, et un vieux briscard à barbe grise. Le brigadier salua.

— Eh bien, Morel? Vous êtes relevés et vous venez au spectacle

— Oui, mon lieutenant... et on vient principalement vous dire...

— Il y a du nouveau?

— Il y en a.

— Qu'est-ce que c'est?

— Voici, mon lieutenant : quelque chose de pas ordinaire.

« J'étais en train de faire mon tour derrière la pièce de droite, celle qui tire sur la cote 47, pendant que le camarade Augustin se reposait un instant dans le gourbi.

« Tout à coup, dans le silence, j'entends du bruit... un bruit très léger.

« Je prête l'oreille...

« Le bruit recommence...

« Oui, on marche sur le petit ruisseau gelé, en avant de la batterie.

« Tapi derrière ma pièce, j'épie, j'écoute...

Le premier couplet surtout eut du succès (p. 3).

« Une silhouette émerge d'un trou... une silhouette qui vient de là-bas... de l'autre côté.

« J'allume mes mirettes.

« La lune donne un peu...

« Tonnerre! que je me dis, c'est un de nos hommes, un artilleur. Pas d'erreur!... Mais qu'est-ce qu'il a pu aller fabriquer où il a été, — puisqu'il arrive droit de chez les Boches?

« Il s'avance avec de grandes précautions, comme s'il craignait d'être aperçu.

« Que va-t-il faire?

« Je me cache un peu plus loin, derrière un abri, sans le quitter de l'œil.

« Alors, l'homme se livre à un manège étrange.

« S'approchant de la pièce, il tire une lampe électrique de sa poche et examine le tube et l'affût sur toutes leurs faces.

« Ensuite, je le vois sortir un carnet et écrire quelques mots en murmurant :

« — *Fünf und neunzig...* (quatre-vingt-quinze), — le calibre du canon.

« Qu'entends-je là? Mais c'est un Boche!

« Je saute hors de ma cachette, je bondis sur l'Allemand camouflé, tout en appelant Augustin qui rapplique.

« Le type essaie de filer; il se défend comme un beau diable, mais *ça n'a rien à faire*. En deux temps et trois mouvements, nous l'avons roulé comme un saucisson avec du fil téléphonique.

— Où est-il?

— Dehors, sous bonne garde.

Le lieutenant Lostanges avait écouté avec attention, ainsi que tous les spectateurs qui, spontanément, avaient fait entr'acte.

— Très bien, Morel, dit-il au brigadier. Tu as travaillé à l'as. Mais ça a dû te donner un peu d'émotion.

— Oui, mon lieutenant, on a beau faire le malin..

Ça vous fait tout d'mêm' quelque chose!

acheva la « salle » en chœur gai.

II

L'Indésirable

La représentation était finie.

Tout le monde voulait voir la capture du brigadier Morel. Ce phénomène de Boche faisait recette à son tour.

On sortit derrière les officiers.

Non loin de la porte de l'abri, l'Allemand s'allongeait dans la capote bleu-clair usurpée.

Deux poilus ne le quittaient pas du regard, — précaution superflue, vu le ligotage perfectionné que lui avaient appliqué Morel et Augustin.

— Tu parles allemand, Truphème? demanda Lostange. Du moins, tu étais assez calé à Saint-Cyr...

— Je vais voir si je n'ai pas oublié.

Alors, s'adressant au Boche sur qui se braquaient dix lampes électriques, le lieutenant d'auto-mitrailleuses lui demanda dans la langue de Gœthe... et de Scheidemann :

— Votre nom? Votre régiment? Votre grade?

L'autre répondit, en excellent français et d'un ton rogue et malséant :

— Officier.

D'ailleurs, sa morgue ne dura pas. Ce fut un feu de paille

Bientôt, devenu extrêmement souple, il donna sans se faire prier tous les renseignements possibles.

Il était officier — Leutnant von Luitpold — et son expédition nocturne, si mal réussie, avait pour but de lui obtenir la croix de fer qu'il était seul, de ses camarades du régiment, à ne pas avoir encore.

— Ça sera la croix de bois! gouailla un loustic.

En effet, quel que soit leur rang et leur grade, les espions pris dans ces conditions sont toujours fusillés.

C'est la règle.

L'autre savait le sort qui l'attendait, dès l'aube.

A présent, il regrettait peut-être son équipée... qui allait lui coûter la vie.

⁂

Il était tard. Lostanges fit rentrer ses hommes, pendant que Truphème continuait d'interroger l'espion.

Quand Lostanges revint, son camarade lui remit un papier où il avait consigné les réponses.

Muni de ce document, un cycliste partit aussitôt le porter au général commandant l'artillerie.

Quant au prisonnier, on le relégua dans l'abri à munitions, sous la garde de deux hommes armés, commandés par le brigadier Morel qui avait brigué cet honneur.

Il n'entendait pas qu'on laissât volatiliser son homme.

— Dis donc, ce n'est pas tout... fit Truphème à Lostanges. Le leutnant von Luitpold m'a donné un renseignement intéressant dont je voudrais bien faire mon profit sans tarder.

— Quel renseignement?

— Il paraît que la maison de la Musette est évacuée par les Boches.

— La Musette?

— Tu sais bien, la petite cagna située au croisement de la route nationale et du chemin de Juvincourt.

— Ah! oui... N'est-ce pas là qu'on dut laisser sous des décombres, derrière un pan de mur, les corps de nos pauvres camarades Vincenel et Lagardette?

— Justement... et c'est de cela que je veux te parler.

— Je te devine, Truphème.

— Tu m'as compris?

— Oui... Tu voudrais aller les chercher, les ramener...

— Leur donner une sépulture digne d'eux.

— J'approuve ta pensée et je m'y associe... mais ce sera difficile.

— Difficile peut-être, non impossible. Ce mot-là n'est pas français!

Lostanges demeurait songeur.

A la fin, il dit :

— Ce serait pour quand?

— Cette nuit. Tout de suite.

— Evidemment, il vaut mieux ne pas perdre de temps. Qui sait si la Musette ne sera pas réoccupée demain?

— C'est ce que je me dis... Mon vieux Lostanges, il y a là un devoir, un beau devoir à accomplir. Plusieurs fois déjà, on a essayé de ramener les corps de Vincenel et de Lagardette. On n'a jamais pu y réussir. C'est à nous que sera réservé cet honneur!

Truphème parlait avec une foi intérieure, un enthousiasme contenu.

Et Lostanges l'écoutait avec sympathie

Ils avaient connu particulièrement Vincenel et Lagardette; ils étaient unis tous quatre par de solides liens d'amitié.

Raison sentimentale, certes... mais n'est-ce pas avec le sentiment que l'on fait les plus grandes choses?

— Eh bien? reprit Truphème, en es-tu?

— Quels sont tes moyens d'action?

— Je possède le meilleur de tous : une auto-mitrailleuse.

— Bon. Commande. Je marche.

Le lieutenant Truphème alla au téléphone de la batterie et donna ses ordres à sa section.

Une demi-heure plus tard, l'auto-mitrailleuse M.-4 stoppait au point précis qu'avait indiqué Truphème et où il était allé l'attendre avec Lostanges : à la corne nord du bois de Gernicourt, sur la rive droite de l'Aisne.

Il était minuit.

III

La M.-4

Cette voiture présentait toutes les caractéristiques des types les plus récents.

Elle était souple et légère, robuste et rapide.

Elle venait d'arriver tous feux éteints pour échapper aux vues de l'ennemi. Comme sa marche était particulièrement silencieuse, l'auto-mitrailleuse n'avait pas dû révéler son déplacement.

Pour la circonstance, elle ne portait qu'une équipe restreinte. Deux hommes au lieu de six : le conducteur et un sous-officier.

— Raymondin! appela Truphème.

— Mon lieutenant?

Le maréchal des logis — 27e dragons — sauta à bas de la voiture et vint se présenter à son chef, qui lui serra la main.

— Vous connaissez la Musette?

— Un peu, mon lieutenant. Comme cavalier, j'ai fait par là des reconnaissances.

— En fait de voie d'accès pour la voiture?

— Il y a la grande route, mais elle est bien défoncée.

— Tant pis!

— Oh! on peut passer... en plein jour.

— Et la nuit?

— Casse-cou, mon lieutenant! surtout sans phares ni lanternes, comme c'est le cas, bien entendu.

— Qui avez-vous au volant?

— Mercelier.

— C'est votre meilleur chauffeur

— Oui : prudent et habile... mais avec une route pareille... on a beau faire...

— Zut pour la route! dit résolument Truphème... Nous allons partir... En marche!

Le moteur ronfla.

Raymondin prit place à côté de Mercelier. Les deux officiers montèrent debout sur la voiture.

On part...

— Doucement! recommande Truphème lorsqu'on arrive auprès de la ferme de la Pêcherie... Halte!

Il descend et ne tarde pas à reparaître.

— J'avais oublié mon A. R. S., explique-t-il à Lostanges... A présent, je suis paré.

L'A. R. S. est l'appareil respiratoire spécial, le nouveau masque à gaz.

Il est toujours prudent de s'en munir — d'ailleurs, les ordres le prescrivent formellement — dans ces régions saturées d'hypérite et de lacrymogènes.

L'auto-mitrailleuse repart.

Elle marche admirablement, cette M.-4. Très régulière et très douce, elle file mieux qu'une camionnette, aussi bien qu'une tourisme. Dommage que l'aménagement manque de confort!

Mais ne l'oublions pas : ce n'est pas une voiture de plaisance; c'est une voiture de combat!

Après la Pêcherie, on a tourné à gauche, pris un chemin que rejoint la route nationale en passant au lieudit le Choléra.

Maintenant, il s'agit d'être circonspects...

La nuit est claire; mais une légère brume traîne sur le sol et fait comme un voile.

Cette brume peut masquer les mouvements d'un homme à pied, d'un cavalier peut-être. Est-elle assez haute pour noyer la carcasse assez élevée d'une auto-mitrailleuse?

Là est la question.

En tous cas, une précaution élémentaire s'impose : marcher avec le moins de bruit possible, éviter les obstacles qui font choquer et ferrailler.

Ça, c'est plus difficile.

A chaque instant les roues chavirent dans un trou de marmite; et ces chutes deviennent surtout fréquentes pendant la traversée du bosqueteau, après le Choléra.

Malgré cela, la M.-4 avance...

Jusqu'à présent, rien ne semble l'avoir signalée à l'attention de l'ennemi.

— Pourvu que ça dure! dit Truphème.

Et alors, il pense seulement à une chose qui le rend grave.

Cette mission, il se l'est donnée à lui-même. Il est parti sans ordre, embarquant du monde dans l'aventure où il s'est lancé avec une générosité chevaleresque.

Si l'expédition réussit, va bien! Mais si elle échoue, s'il y a de la casse, quelle responsabilité pour lui!

Va-t-il continuer à l'encourir?

Un scrupule lui vient. Il en fait part à ses compagnons après avoir arrêté la voiture.

L'avis est unanime et spontané :

Il faut aller jusqu'au bout.

Et on repart...

La nuit est plus propice, car les nuages commencent à voiler la lune. Mais aussi, il est nécessaire de redoubler de prudence pour échapper aux casse-cous.

Soudain, un branle-bas de combat éclate assez loin sur la gauche, du côté de la station de Pontavert, et remonte, comme une traînée de poudre, jusqu'à la région du Temple, proche le bois de Beaumarais.

— Qu'est-ce que cela? demande Truphème.

— Je crois savoir qu'il doit y avoir un coup de main par là, répond Lostanges.

Circonstance éminemment favorable à nos desseins! constate Truphème avec satisfaction. Etant en dehors de la zone *chahutée*, nous aurons toute liberté d'action.

— En effet, appuie Lostanges; qui viendrait s'occuper de nous à la Musette?

— Hardi! gazons! commande le lieutenant d'auto-mitrailleurs.

La route est un peu moins mauvaise; on peut soutenir un train assez rapide.

La M.-4 marche à fond... avec quelques embardées, par exemple! Lostange et Truphème se cramponnent à la mitrailleuse pour ne pas faire le saut périlleux par-dessus bord.

La M.-4 ralentit.

— Nous approchons, dit Mercelier, le chauffeur, à qui le maréchal des logis Raymondin vient de désigner, en avant, un objectif.

Cet objectif, c'est la Musette.

— Pilotez, Raymondin, dit Truphème. Il s'agit d'aborder derrière ce mur, du côté caché à l'ennemi.

La manœuvre s'effectue avec souplesse. L'auto-mitrailleuse vient se ranger contre la maison aux trois quarts démolie, parmi les gravats et les décombres.

— Faut-il arrêter le moteur? demande Mercelier.

— Tu as ton plein d'essence?

— Oui, mon lieutenant.

— Alors, pas la peine.

Les deux officiers sautent à terre avec Raymondin.

C'est le moment d'agir — et sans perdre de temps.

IV

La corvée funèbre

Lostanges demanda :

— As-tu une idée de l'endroit où sont les corps?

Truphème répondit par un signe affirmatif, tout en consultant un papier qu'il éclairait avec sa lampe portative.

— Voici, dit-il, un plan sommaire que m'a remis autrefois un de nos camarades, Darier, qui, blessé et près d'être pris, dut abandonner son char d'assaut... Il y a eu, du reste, pas mal de *zincs* perdus ce jour-là.

Et il ajoute, le doigt tendu dans la direction de Juvincourt :

— J'en connais au moins quinze par là, qui rouillent et s'enfoncent peu à peu dans la terre. Ils ne sont à personne; le coin est mauvais; nul ne veut se risquer à les ramener... Il est vrai qu'il ne s'agit que de matériel...

Tout en parlant, le lieutenant d'auto-mitrailleurs cherchait sur son plan un point qu'il finit par trouver.

C'était l'emplacement, désigné par une croix de Saint-André, où avaient été abandonnés les deux cadavres le 16 juin 1917. Cet endroit se situait à l'angle intérieur nord de la cour de la Musette.

Au bas du plan, une légende de quelques lignes indiquait que les corps avaient été recouverts d'une légère couche de terre, à la minute du départ précipité, par les soldats de l'équipe de Darier.

— Allons! dit Truphème.

Il se dirigea sans hésiter vers le point indiqué par la croix.

La cour traversée, on trouva le coin intérieur nord complètement obstrué de pierres, de tuiles, de poutres brisées, de matériaux de démolition de toute espèce.

— Il va falloir commencer par déblayer tout ça!... prononça Lostanges.

Raymondin s'offrit. On appela Mercelier.

A eux deux, ils eurent tôt fait de nettoyer la place.

Le sol apparut.

Il y avait, appuyées contre le mur, une pelle et une pioche, les mêmes probablement qui avaient servi à coucher les malheureux Vincenel et Lagardette dans leur tombe provisoire.

Mercelier et Raymondin s'en servirent pour le travail inverse.

Pendant ce temps, la canonnade faisait rage vers le Temple.

— Nos 75 tirent dur! remarqua Truphème. Le coup de main doit être sérieux.

— Dommage qu'on n'y participe pas! regretta Lostanges.

— Notre tour reviendra, mon lieutenant, fit Raymondin tout en piochant, précautionneusement.

— Oui, ce n'est pas toujours fête pour le même saint.

— *Hodie mihi, cras tibi*, conclut Truphème, qui n'avait pas oublié son Horace.

Cependant, les bruits de bataille gagnaient un peu de tous les côtés et semblaient percuter sur un arc de cercle dont la Musette aurait été le centre.

Il y avait, à présent, autre chose que la voix du canon. Le coup de main prenait sa forme d'attaque directe, et il s'étendait sur une ligne considérable, jusqu'au delà de Corbeny et de Guignicourt.

Comme souvent, la contagion avait opéré de poste en poste, les assaillis ayant riposté ailleurs que sur les assaillants.

— Dépêchons-nous! déclara Truphème, soucieux. Dans quelque temps, il ne fera pas bon par ici.

En effet, des projectiles, venant des deux côtés, passaient maintenant jusque au-dessus de la Musette. Des éclatements se produisaient vers la cote 83 et se rapprochaient de la maison.

Tout à l'heure, elle serait prise entre deux feux, — comme l'avaient été si souvent les tanks abandonnés dans la plaine de Juvincourt-et-Damary.

Raison de plus pour se hâter.

Les deux officiers éclairaient le travail de leurs terrassiers improvisés.

Ceux-ci, après avoir enlevé une quarantaine de centimètres, mirent à jour un peu de manteau en caoutchouc. Ensuite, un pied botté apparut, puis un corps, étendu à côté d'un autre.

Ces cadavres étaient desséchés, comme momifiés dans leurs vêtements en bon état de conservation.

Les deux visages étaient méconnaissables; plus de traits, plus rien qui accusât une physionomie.

— Celui-ci doit être Lagardette, opina Truphème. Il était le plus grand des deux.

— Ils ont leur plaque d'identé, déclara Raymondin.

On vérifia.

Oui, c'étaient bien Lagardette et Vincenel.

— Pauvres diables! murmura Lostanges, ému.

Mais ce n'était le moment ni de s'attendrir ni de s'attarder.

Il était de plus en plus évident que la maison de la Musette allait être prise entre deux tirs de barrage; et Truphème eut, à cette minute, la crainte subite de ne pas pouvoir revenir à son point de départ.

Comment franchir ces barrages combinés?

Maintenant, des coups fusants arrivaient à hauteur des bâtiments démolis, et leurs miaulements — 75 et 77 mêlés — déchiraient l'espace. D'autres obus venaient percuter sur une ligne de tranchées creusées à une cinquantaine de mètres au sud de la Musette, — tranchées qui avaient été occupées tour à tour par les Allemands et les Français depuis deux ans, sans appartenir définitivement à personne.

— Vite! ordonna Truphème.

Dans les couvertures qu'il avait fait apporter on plaça les deux corps — légers comme des corps d'enfant — et on les transporta sur l'auto-mitrailleuse.

Mais à ce moment, il ne fallait pas songer à s'en aller.

Alors, Truphème et ses compagnons virent arriver... un sergent français, à la tête d'une bande de feldgrau (p. 13).

Toute la route du retour était battue, et les abords immédiats recevaient des shrapnells. Quelques éclats vinrent claquer sur l'avant de la voiture, et Mercelier faillit être atteint.

Le plus sage était de s'abriter pour laisser passer l'orage.

A quelques pas de là béait un orifice qui avait l'air d'être une amorce de boyau de communication.

Tous y descendirent.

Ils se trouvèrent alors dans une espèce de souterrain assez large

élevé de deux mètres environ, aux parois clayonnées, parqueté de caillebotis.

Travail parfaitement fait, ainsi qu'ils purent en juger à la clarté de leurs lanternes de poche.

Des fils électriques pouvant alimenter des ampoules encore en place couraient le long du plafond. De vingt en vingt mètres, des encoches se creusaient comme dans les tunnels de chemin de fer, pour laisser le passage libre aux troupes circulant dans le sous-sol.

— Nous devons être, dit Lostanges, dans le fameux souterrain que les Allemands ont établi, paraît-il, pour relier le nord de Reims à Laon.

Ce n'était pas très rassurant.

Où aller? A droite, à gauche?

Le plus sage était de rester là, pour ne pas tomber sur quelque colonne ennemie, montante ou descendante.

Ici, le fracas des explosions s'affaiblissait; mais on sentait trembler le sol.

Peu à peu, ces trépidations s'atténuèrent; le tir diminuait d'intensité.

On allait pouvoir sortir.

Mais, à cet instant, un bruit de voix parvint à leurs oreilles, qui les frappa de stupeur.

On parlait allemand! Non loin d'eux... Et les voix se rapprochaient.

Avant qu'ils eussent eu le temps de remonter vers la sortie, des pas, nombreux, retentissaient sur le caillebotis sonore.

Une troupe s'avançait...

Un éclair de lampe électrique jaillit, projetant son faisceau dans le souterrain.

Alors, Truphème et ses compagnons virent arriver... un sergent français, à la tête d'une bande de feldgrau.

C'étaient des prisonniers boches!

Le mot de ralliement échangé, les Boches passés avec leur escorte, nos quatre braves purent rire de l'alerte.

Ces prisonniers provenaient du coup de main voisin; on les acheminait vers un poste de triage sans crainte de rencontrer d'Allemands, car on savait le tunnel éboulé à hauteur de la forêt de Brimont.

Détail que nos amis ignoraient.

Peu après, ils sortaient de leur cachette.

Une demi-heure plus tard, ils rentraient au cantonnement.

Et le lendemain, — grâce à leur pieuse et généreuse initiative — les deux officiers de chars d'assaut si longtemps privés de sépulture étaient enterrés au cimetière de Pontavert.

La M.-4 avait bien mérité de la fraternité d'armes qui sera toujours en honneur en France.

—*—

V

La journée de Boulogne-la-Grasse

Elle ne devait pas en rester là.

Sans tarder, elle allait se signaler par d'autres prouesses.

Le mois suivant — mars 1918 — voyait se déchaîner la terrible ruée allemande sur Amiens et Montdidier.

Lors du repli de la 1re D. C. du front Beuvraignes-Bus-Remaugies, elle se reporta sur la ligne Le Plessier-la-Poste-Boulogne-la-Grasse.

A la défense de ce dernier village, divers éléments d'infanterie avaient été commis. Ces éléments étant insuffisants pour tenir tête aux masses ennemies, le commandement engagea, pour leur venir en aide, les faibles réserves de la division.

Boulogne devint alors le théâtre de combats de rues acharnés.

La M.-4 en était, avec le reste de sa section, toujours commandé par le brave lieutenant Truphème.

Le principal exploit de la journée fut le massacre d'une patrouille de uhlans qui arrivait par la route de La Terrière. Le feu terrible de la mitrailleuse les nettoya tous, à bout portant.

La M.-4 ne pouvait aller plus loin, la route étant barrée par les cadavres des hommes et des chevaux. Elle dut faire demi-tour dans des conditions particulièrement périlleuses, sous les feux convergents de deux autres patrouilles dont elle démolit plusieurs membres au cours même de son mouvement. Puis, elle revint prendre part au combat dans Boulogne-la-Grasse.

Malgré tant d'héroïsme, il fallut céder encore devant l'énorme supériorité numérique de l'adversaire.

Celui-ci emporta le village...

Il se produisit alors une solution de continuité entre les dragons et les cuirassiers à pied accourus en renfort.

Pour éviter l'encerclement de la 11e brigade de dragons, le général donna l'ordre de se replier sur la ligne La Villette-Mainvillers-Royes-sur-Matz.

Alors, il se passa quelque chose d'épique : les autos mitrailleuses et les autos-canons, dont plusieurs flambaient, firent une dernière démonstration qui jeta la confusion dans les rangs ennemis.

Le groupe devint aussitôt l'objectif presque unique de l'artillerie

prussienne pendant que les fantassins poméraniens fuyaient tous en désordre.

Les auto-mitrailleuses ont toujours inspiré aux Boches une terreur folle, comme les tanks, d'ailleurs. Cela s'explique par l'audace inouïe des conducteurs de ces voitures, qui faisaient à toute vitesse de grandes randonnées très loin dans les lignes allemandes, apparaissant et disparaissant avec une rapidité prodigieuse, comme dans une infernale féerie.

Ce jour-là, ces coups d'audace couvrirent efficacement la retraite.

N'ayant plus d'hommes, le général donna pour mission à un autre groupe d'A. M. A. C. de tenir à lui seul le village d'Hainvillers, sans aucun soutien d'infanterie.

Douze heures durant, pendant un bombardement intense et sans arrêt, sous des feux violents de mitrailleuses à balles perforantes, le groupe tint, tirant presque sans discontinuer. Le soir, il s'avança — combien réduit, hélas! — jusqu'aux lisières de Boulogne-la-Grasse, forçant les Allemands à évacuer le village qu'ils n'osèrent pas réoccuper jusqu'à la fin de leur offensive.

De pareils exploits coûtent cher.

Trois voitures furent complètement incendiées par des obus qui avaient enflammé le réservoir d'essence; deux autres furent démontées, et les équipages des trois autres encore furent mis hors de combat.

La M.-4 n'avait rien!

Chance inespérée...

Pendant toute cette terrible journée du 29 mars, plusieurs batteries de 75 avaient pris position entre Hainvillers et Boulogne et tiraient en débouchant les fusées à zéro, ce qui indique suffisamment la proximité de l'ennemi.

VI

L'exploit de Crapeaumesnil

Le lendemain, la situation n'avait pas changé...

Toujours le même afflux de Teutons, la même ruée, la même invasion forcenée à cinq contre un!

Les deux groupes d'A. M. A. C. ont été fondus en un seul.

On l'a porté, pendant la nuit, dans le bois des Loges, au N.-O. de Lassigny.

Il y a là un point sensible sur lequel l'assaillant s'acharne avec une fureur frénétique.

Les autos-mitrailleuses restent là, quelques heures, en fiévreuse attente.

A l'aube, l'ordre vient de se porter en avant, la M.-4 étant gardée en réserve pour les missions spéciales éventuelles.

On sait ce que cela veut dire : ce sont les belles missions de sacrifice...

Mais le lieutenant Truphème n'en est que plus fier. A sa croix de guerre peut-être aura-t-il occasion d'ajouter une palme nouvelle.

⁂

Les Boches occupent Verpillières, non loin de la grande route, toute droite, de Roye à Noyon. Ils tiennent Roiglise, Margny-aux-Cerises et toutes les hauteurs masquant Nesle.

Il faudrait les inquiéter à Verpillières, essayer même de les en chasser... Mais c'est toujours le même problème à résoudre, — problème insoluble : pas assez de monde à mettre en avant.

Evidemment, — et nos gars viennent de le prouver depuis une semaine, — le cran, l'abnégation peuvent compenser, dans une certaine mesure, l'infériorité numérique; mais les efforts ainsi demandés à l'endurance morale et physique du soldat ne sauraient être trop longtemps soutenus. On peut renouveler ces efforts, non les étendre à l'extrême sous peine de faire tout casser.

Quand, par un coup de bélier bien asséné, l'ennemi est obligé de lâcher pied sur certains points, il en résulte un répit pour les nôtres.

C'est ce coup-là qu'on va tenter sur Verpillières.

En comptant l'effet de terreur que nos auto-mitrailleuses continuent à produire sur les Boches le commandement décide d'en lancer une sur ce village.

La M.-4, en réserve est naturellement désignée pour ce coup d'audace.

Elle décolle, au petit jour, avec une équipe résolue que le lieutenant tient bien en mains.

La voici lancée à toute allure.

Elle traverse en trombe le village d'Amy, absolument désert. Quand elle arrive devant Verpillières, elle se heurte à un détachement en train d'établir une chicane (passage brisé) à l'entrée du pays.

La M.-4 fonce dans le tas, emporte le travail commencé; la mitrailleuse crépite, abattant plusieurs Allemands. Les autres se dispersent en poussant des cris affolés.

Dans le village, en pleine rue, une compagnie de grenadiers silésiens se prépare à partir. Le feldwebel fait l'appel. C'est la mitrailleuse, manœuvrée par le lieutenant Truphème en personne qui lui répond :

— Présent!

Les premières balles sont à peine sorties du tube que les Boches, ahuris, se sauvent de tous côtés (p. 17).

Présent, ah! oui... et comment!

Les premières balles sont à peine sorties du tube que les Boches, ahuris, se sauvent de tous côtés, laissant sept ou huit morts — dont le feldwebel — sur le terrain.

Coup d'audace... et aussi coup de maître!

Ce premier résultat obtenu, Truphème fait faire marche arrière; et la M.-4 vient se poster à l'entrée du village, près de la chicane « bouzillée ».

Là, elle attend...

Dès qu'un Boche paraît, il est abattu.

Il s'en hasarde ainsi, successivement, une dizaine qui ont tous le même sort.

Plusieurs heures, l'auto-mitrailleuse reste là, en position.

Elle dit :

— On ne passe pas!

Et personne ne passe en effet.

La consternation, le désarroi, semblent régner dans Verpillières.

Voici un avion — un avion français — volant bas. Il laisse tomber un pli qui arrive juste aux pieds de Truphème.

Ordre : *Rallier Fresnières.*

— Dommage! murmure le lieutenant... On s'amusait ici. Du tir de stand!

Mais il n'y a pas à discuter.

En route!

Revoici la M.-4 lancée sur la route et traversant, en sens inverse, Aney toujours désert.

On approche de Crapeaumesnil.

— Ralentissez! ordonne l'officier

Observant à la jumelle, il croit voir grouiller des feldgrau dans le village...

Mais oui, pas d'erreur : les Boches sont là.

Ils ont dû atteindre Crapeaumesnil par la route de Roye.

La retraite est coupée!

Et quel autre chemin prendre? C'est ce que demande Raymondin à son lieutenant.

— Mon ami, il n'y a qu'un moyen : passer au travers!

— C'est bien ce que je me disais... car, par ailleurs, nous pourrions tomber sur le même tabac.

— Sans doute! et perdre du temps, ce qui serait sans remède... Mes gars, en avant!

Mercelier appuie sur l'accélérateur.

Voici la M.-4 aux lisières de Crapeaumesnil.

Avant que les feldgrau aient le temps de se reprendre ni de voir de quoi il retourne, l'engin arrive en vitesse sur eux, pareil à un bolide.

Eux s'écartent, non sans que quelques-uns soient sérieusement « emboutis ».

D'autres comprennent, poussent des cris d'étonnement et de rage, font feu.

Par bonheur, personne n'est atteint à bord de l'auto-mitrailleuse qui continue sa folle randonnée à travers les groupes d'ennemis.

Ces messieurs se préparaient à occuper leur nouveau cantonnement : cet incident n'était pas dans leur programme!

L'auto-mitrailleuse poursuit sa course le long de la grande rue,

bousculant tout sur son passage et forçant les Allemands à s'aplatir contre les murs, sous peine d'écrasement.

Truphème et Raymondin défendent la toiture, revolver à la main, tandis que la mitrailleuse, maintenant maniée par son mitrailleur, déroule ses bandes, imperturbablement.

Ce ne fut qu'une minute... mais quelle minute!

Peu après, la M.-4 regagnait nos lignes.

Il est inutile d'ajouter le moindre commentaire à une telle action d'éclat.

VII

L'odyssée de Reuil

La brave auto-mitrailleuse devait en ajouter encore une autre à ses fastes déjà si brillants.

Le 16 juillet 1918, à quatre heures du soir, elle recevait la mission d'aller s'établir aux lisières ouest de Reuil-sur-Marne, si le village n'était pas occupé...

Elle avait pour soutien un peloton de chasseurs cyclistes de la 10e D. C.

La M.-4 quitta Vanteuil et descendit lentement, avec précaution, la route qui unit Damery à Châtillon-sur-Marne par Tincourt et Binson-Orquigny.

Elle était précédée d'une pointe et flanquée de cyclistes. Tout en faisant attention, on causait jovialement, comme il sied au troupier français en toutes circonstances, — même tragiques.

L'auto-mitrailleuse était commandée cette fois par le maréchal-des-logis Raymondin, qui paraissait, certes, le plus en train de tous.

La reconnaissance, machinée un peu avant la nuit par la pointe cycliste, ne révéla rien de suspect.

Au vrai, on ne savait pas exactement où étaient les Allemands.

L'officier commandant le groupe cycliste dont faisait partie le peloton de soutien fit garder toutes les issues du village de Reuil et assura la liaison avec le 27e régiment de dragons, placé sur sa droite, mais très en arrière.

La 1re D. C. avait reçu l'ordre de ne se porter en avant qu'à la nuit. Et c'était pour avoir un point d'appui le long de la Marne, à gauche, que la M.-4 devait accomplir la mission délicate qu'on venait de lui confier.

Naturellement, il fallait que la constitution de ce point d'appui devançât l'avance ennemie.

L'auto-mitrailleuse se poste donc à hauteur de Reuil, sur le bas-côté nord de la route.

Une fois là :

— Demi-tour! ordonna Raymondin.

En même temps, le chef de pièce faisait mettre un chargeur à la Hotchkiss.

Maintenant, la voiture dirigeait son avant vers Tincourt; la mitrailleuse et le bouclier, ayant pivoté, pointaient vers Châtillon.

— Repos! commanda Raymondin... Mais qu'on ne s'éloigne pas; et si vous fumez, ce que je vous engage à faire, camouflez bien les flammes de vos briquets!

Ce sont de ces choses qu'il faut toujours redire aux soldats, ces grands enfants.

La nuit venait...

Vers huit heures, Raymondin dressa l'oreille; il entendait une rumeur sourde dans la direction de Villers-sous-Châtillon.

Il tendit son attention. La rumeur s'accusait dans la nuit silencieuse, sur ce sol déserté par ses habitants.

— Ce doit être les Boches, dit-il à Mercelier, le conducteur.

C'étaient eux, en effet. Deux de leurs bataillons, embusqués depuis quelques heures dans le bois de Rodemat, montaient vers Reuil pour reconnaître ce village et l'attaquer s'il était occupé (car Reuil était resté toute la journée entre les deux lignes).

Ils descendaient directement, le long du bois des Savarts, par le chemin de Villers.

D'un seul coup, ils entrent dans le village après avoir capturé le poste chargé de garder le chemin.

La prise fut si prompte que ce poste n'eut même pas le temps de donner l'alerte. Elle s'était, aussi, faite sans bruit, au point que les hommes de la M.-4 ne s'en aperçurent pas.

Seule, la rumeur persistante les avertissait de quelque chose d'anormal.

— Et encore! disait le mitrailleur Pidoux, c'est peut-être des nôtres... et pas des Boches.

Eux, pendant ce temps, le poste enlevé, avaient le champ libre.

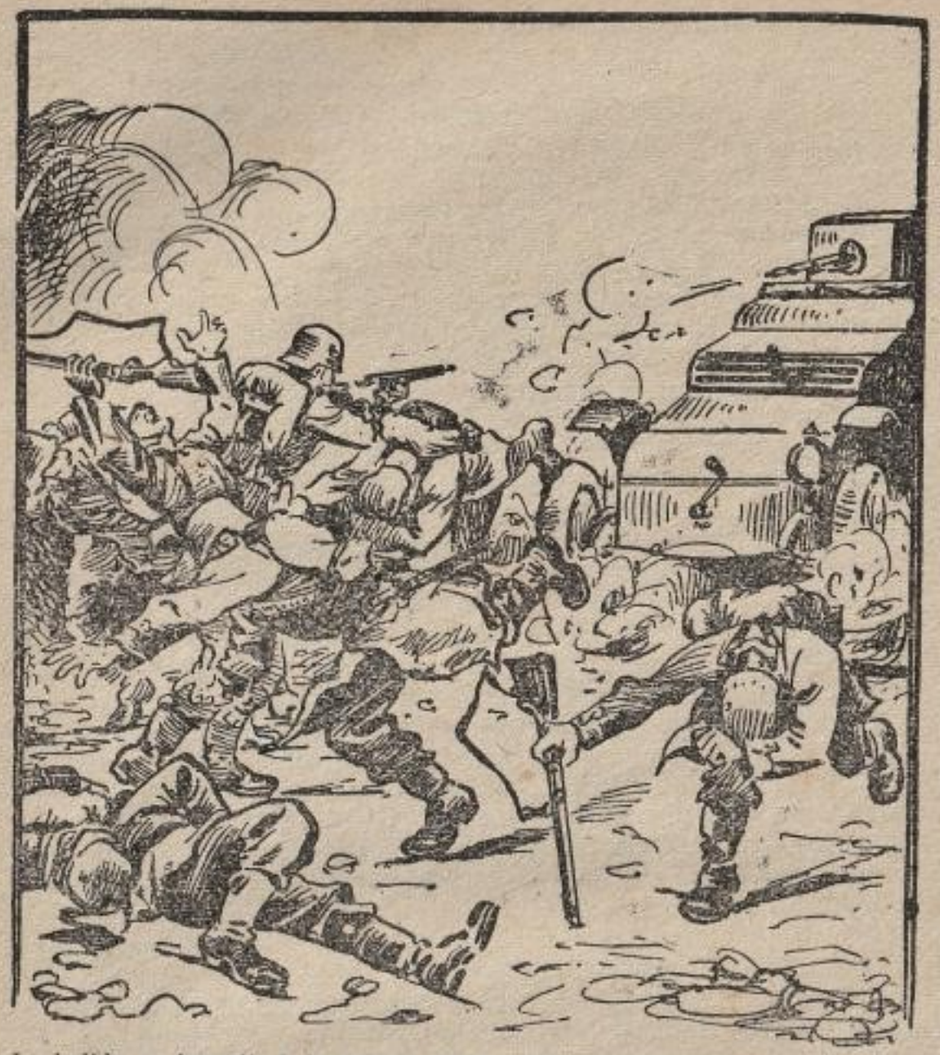
Ils débordent Reuil, passant comme des ombres muettes devant l'auto-mitrailleuse dont ils ne remarquent pas la masse perdue dans l'obscurité d'une nuit voilée.

A ce moment, le gros du peloton du 26e cycliste s'aperçoit de ce qui se produit. Il est coupé du 27e dragons qui a dû se rapprocher de la Marne.

Pour se tirer de là, que faire?

— Combattre!...

C'est ce qu'il fait, courageusement. Mais la lutte est inégale; tout est tué ou pris.



Le bolide se lançait, à la vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure (p. 24).

Au bruit de la fusillade proche, Raymondin pâlit. Une brève minute il se consulte.

La situation lui apparaît sans issue, puisqu'ils sont coupés des lignes françaises.

A voix basse, il appelle son brigadier :

— Loizerel!

— Maréchal des logis?

— Il y a du grabuge par là.

— C'est *ce que je me doute*... Sacrés cochons de Boches!

— Du calme. Tu n'as pas le trac?

— Ça serait la première fois.
— Alors, tu vas partir.
— Pour aller où?
— A Reuil, voir ce qui se trame dans le patelin.
— Bien, maréchal des logis. Je mets les bois.
— Ne te fais pas chauffer, hein?
— Ah! non! C'est pas pour ma pomme!

Loizerel eut un geste de dérision à l'adresse des Boches, et il partit.

Otant son casque qui était son seul signe distinctif dans la nuit noire, il partit en rampant, en louvoyant jusqu'aux premières maisons et put observer ce qui se passait.

Il revint au bout de dix minutes pour faire son rapport au chef de pièce.

— Eh bien?... demanda celui-ci, qui attendait avec impatience.
— Le village est plein de Boches; ils s'y installent.
— Qu'as-tu vu de particulier?
— Rien... Sinon qu'ils m'ont l'air de préparer la soupe.
— Bon. Il s'agit de passer maintenant. S'ils récalcitrent, nous *ferons tank*.

Raymondin était un homme énergique et résolu. Une fois une chose décidée, il fallait qu'elle s'accomplît coûte que coûte sans perdre une seconde.

Toutefois, avant d'agir il estime prudent de chercher aux environs pour tâcher de trouver les traces de leur soutien.

— Viens avec moi, dit-il à Loizerel; il faut tâcher de voir un peu clair dans nos affaires.

Accompagné du brigadier, il traça de nombreux cercles de quête qui ne donnèrent pas d'abord de résultat.

Enfin, ils tombèrent, entre le village et la Marne, sur un chasseur cycliste de première classe, nommé Rollet, blessé, étendu à terre et incapable de se relever.

Rollet avait reçu un furieux coup de baïonnette à la cuisse gauche. Il souffrait beaucoup, mais ne se plaignait pas. Il leur expliqua ce qui s'était passé, ou plutôt ce qu'il avait vu.

Quand il eut fini :

— Maintenant, dit-il, vous n'allez pas me laisser ici?
— Pour qui que tu nous prends? répondit Loizerel.
— Tu mériterais qu'on te plaque pour avoir proféré une chose pareille! déclara Raymondin... Allons, aide-nous un peu. Lève les bras.

Ils l'emportèrent, lui demandant à chaque instant :

— Ça va?
— Oui.
— Pas trop mal?
— Non.

Arrivés à l'auto-mitrailleuse, ils assirent Rollet comme ils purent

sur la banquette de devant, entre Mercelier, le chauffeur, et Dufay, son remplaçant immédiat.

A ce moment, un motocycliste allemand passa à toute vitesse, les rasant sans les remarquer, et s'éloigna vers Binson. Alors, on entendit au loin le trot de plusieurs cavaliers qui se rapprochaient rapidement.

— En route! commanda Raymondin. C'est l'instant, c'est le moment! Comme à la foire du trône.

La M.-4, mise en marche, s'avança sans hâte sur Reuil.

Elle rencontra quelques Boches qui la regardèrent avec étonnement, mais sans avoir le temps de démêler une probabilité ou une certitude.

On arriva au carrefour. Mercelier avait mis en troisième sur Tincourt, lorsqu'il aperçut un gros détachement d'Allemands en train d'opérer un rassemblement.

Il n'y avait pas à choisir : à droite, c'était la Marne; devant, c'étaient les Boches; revenir en arrière? impossible.

— A gauche! ordonna Raymondin.

Mercelier fit un virage brusque, laissant à droite l'angle d'une maison, et s'engouffra dans le raidillon de Villers.

Mais les Boches avaient vu et compris, cette fois. Ils empoignèrent leurs fusils et couraient après la voiture en tirant.

A ce moment, Mercelier aperçut tout près à quelques mètres en avant, une fourmilière d'Allemands à la soupe, avec leurs gamelles fumantes.

— Non d'un chien! murmura-t-il.

Il alluma brusquement ses phares énormes, embraya en quatrième et se rua dans le tas.

Devinant l'intention du conducteur, Raymondin avait rapidement fait pivoter la mitrailleuse en avant.

— Pidoux?
— Chal logis? répondit le mitrailleur.
— Vas-y!

Pidoux ne se fit pas prier.

Indescriptible spectacle!

Le bolide se lançait, à la vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure, sur ces trois ou quatre cents Boches, mitraillant ce qu'il n'écrasait pas.

Les Boches pirouettaient avec leurs gamelles et retombaient à terre en hurlant de terreur... On entendait des os craquer, des casques s'aplatir, des armes se briser. De partout le sang giclait...

Fascinés, éblouis par la lumière aveuglante des phares, les Allemands ne pensaient qu'à mettre leurs bras devant leurs yeux, en se plaquant contre les maisons.

Mais ceux-là, la Hotchkiss ne les ratait pas. Ils s'affaissaient les uns après les autres.

L'auto-mitrailleuse roulait avec effort sur un tapis humain qui

s'épaississait de plus en plus. Sa marche se ralentissait. Derrière, les Boches qui venaient d'être aveuglés n'osaient pas tirer, de peur de tuer ou de blesser des leurs.

Quelques-uns, plus hardis — une douzaine environ, — s'agrippèrent aux marche-pied et aux garde-crotte. Il n'y restèrent pas longtemps, car Raymondin sortit de sa poche un énorme couteau à cran d'arrêt, et il annonça froidement :

— Je coupe tout ce qui dépasse!

Et il fit comme il avait dit, tranchant des mains et des doigts, cependant que Loizerel vidait son browning, épuisant les munitions de ses camarades.

Malheureusement, si on *envoyait*, on *recevait* aussi maintenant. Les Allemands ayant commencé à tirer. Mercelier fut tué raide d'une balle arrivée par la visière. Dufay fut obligé de s'asseoir sur son cadavre pour le remplacer au volant. Carlier, l'aide-chargeur, fut atteint d'une autre balle en pleine poitrine.

Mais la M.-4 avançait toujours...

Bientôt elle sortait du village, ayant accompli une terrible hécatombe d'ennemis... et finissait par arriver, littéralement expirante, bosselée, perforée, couverte de boue sanglante, dans un champ, près de la cote 104.

Nos dragons étaient là. Ils aidèrent, à bras, la M.-4 à venir sur la route où elle échoua sans pouvoir se relever.

Telle fut la fin de la glorieuse M.-4, la sans-rivale!

Tous ceux qui l'ont vue à l'œuvre — et j'en suis — garderont le souvenir impérissable de cette précieuse auxiliaire de la victoire.

FIN

Prochain ouvrage à paraître :

LES CHARS LÉGERS EN ARGONNE

Paris. Imprimerie d'Editions, 9, rue Edouard-Jacques.

Georges Spitzmuller, *Les coups d'audace d'une auto-mitrailleuse*, Ed. F. Rouff, Paris, 1919, 24 p. Collection « Patrie », n°127

Notes et commentaires par Dominique Waquet, docteur d'État en Sciences-économiques, chercheur correspondant au LaDeHis, (UMR 8558 EHESS-CNRS), centre de recherche historique de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales[1].

Georges Spitzmuller (Paris, 1866-Paris,1926), dramaturge, journaliste, écrivain est capitaine d'artillerie de réserve au 101e régiment d'artillerie lourde pendant la guerre de 1914-1918. Il narre, dans cette brochure, quatre « coups d'audace » des équipages de la *M 4*, une auto-mitrailleuse mythique inspirée d'une des voitures blindées du 1er Groupe d'Autos-mitrailleuses et Autos-Canons (GAMAC), rattaché à la 1ère Division de cavalerie, comme son groupe binôme le 7e Groupe AMAC.

Les exploits du valeureux véhicule, traité ici en héros, sont inspirés de faits réels, vécus, à l'exception du 1er épisode, par les 1er et 7e GAMAC entre février et juillet 1918, relatés avec précision dans les *Journaux des Marches et Opérations* de ces deux unités dont G. Spitzmuller réalise ici une synthèse habile, bien que romancée.

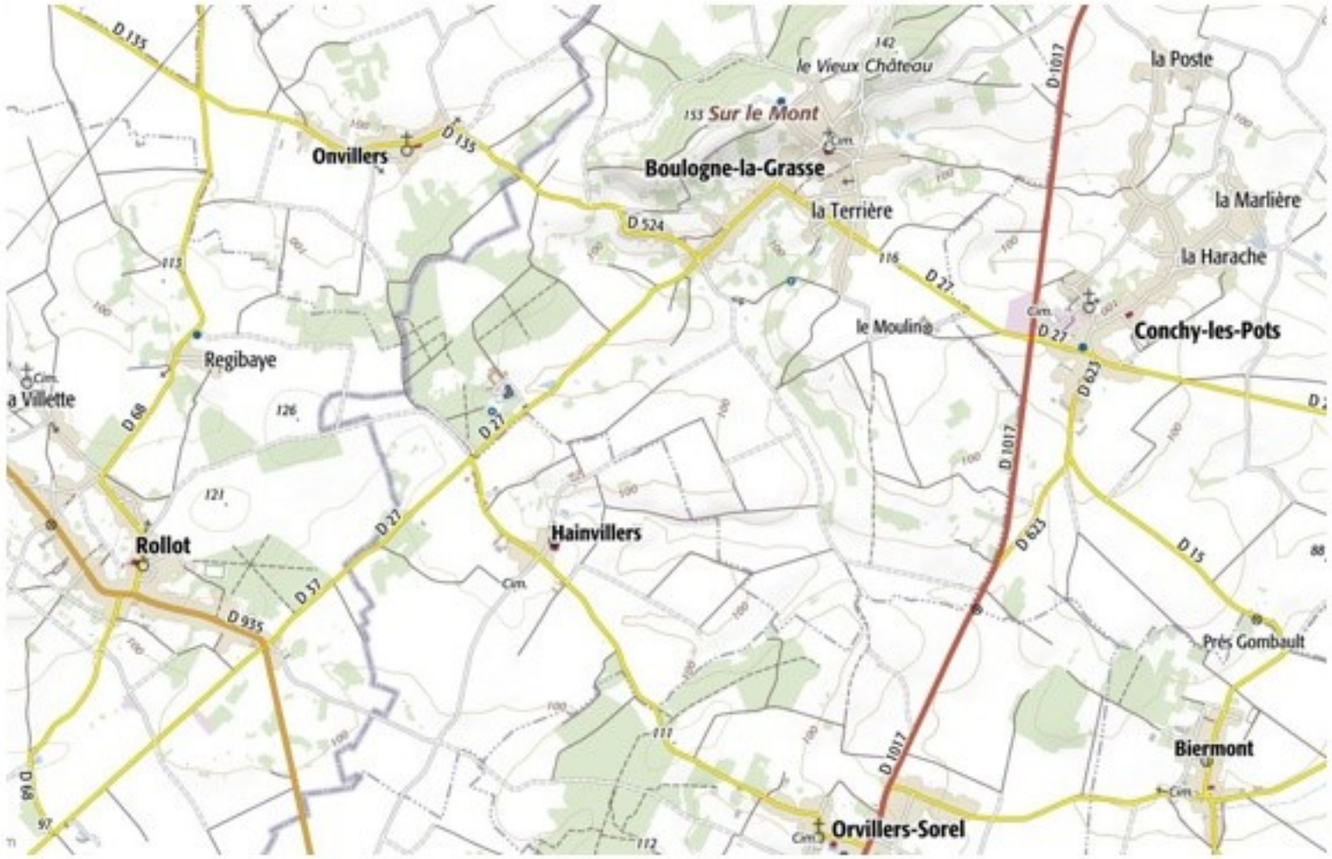
Épisode 1 : Quelques chose… L'indésirable, la M.4, le convoi funèbre

Pontavert (Aisne) sur la rive nord de l'Aisne, à mi-route entre Laon et Reims

[1] La présente notice n'engage que son auteur. Les cartes sont sous © OpenStreetMap, en ligne sur Géoportail (IGN).

En février 1918, date présumée des événements racontés dans ces quatre nouvelles consécutives, les deux groupes d'autos-mitrailleuses sont cantonnés à Vassens à une quinzaine de kilomètres au N. O. de Soissons et environ 50 km à l'Ouest de Pontavert. Il n'est cependant pas impossible que ce soit trouvé dans cette zone de Pontavert - Berry-au-Bac un autre GAMAC dont le *Journal* n'a pas été conservé.

Épisode 2 - La journée de Boulogne-la-Grasse



La région Boulogne-la-Grasse-Hainvillers (Oise) à 5 km au Sud-Est de Montdidier (Somme)

Le compte-rendu détaillé de la journée du 29 mars 1918 prend plusieurs pages dans le JMO du 1er Groupe AMAC (Service Historique de la Défense, 26 N 1246/2, *Journal des Marches et Opérations du 1er GAMAC du* 18 juillet 1918 au 10 août 1919, vues 24-27. Consulter sur le site Mémoire des Hommes), mais seulement quelques lignes dans celui du 7e Groupe. Extraits des JMO en relation avec la nouvelle de Spitzmuller :

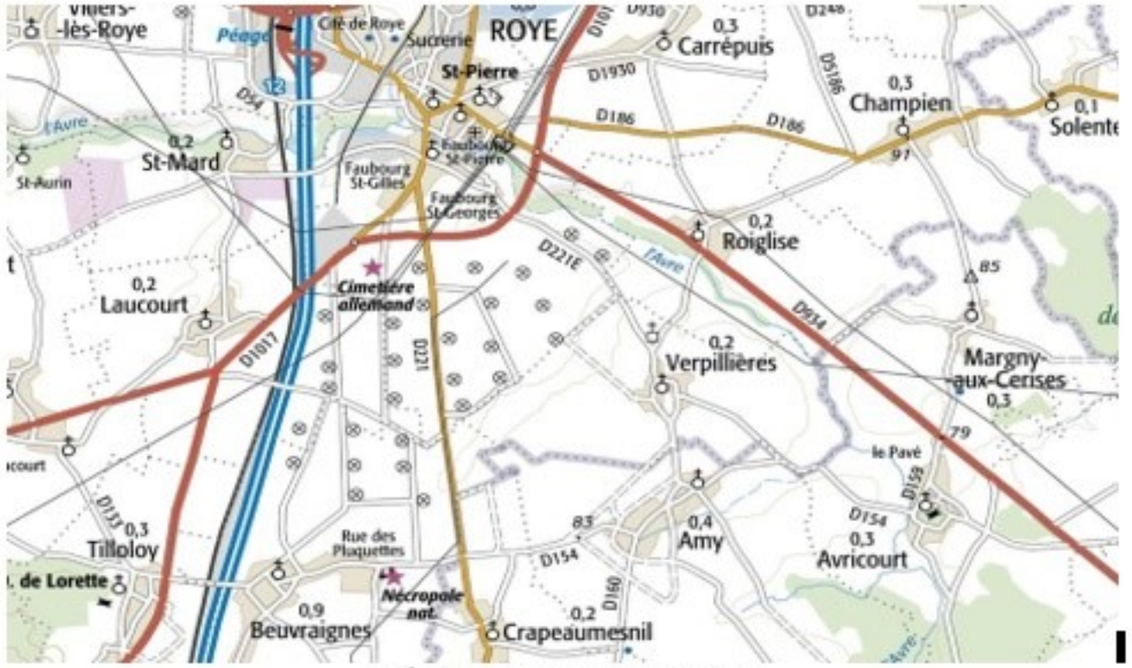
> *Intervention de « l'autre groupe d'AMAC à Hainvillers »*
> « Ordre du général Cdt la 1ère DC au Lt de Vrégille, du 7e GAMAC :
> « « Portez-vous à la cote 113 (2 AM) afin de prendre sous votre feu les débouchés S.O. de Boulogne. 2 voitures (1 A.C. et 1 A.M.) sur route d'Hainvillers, cote 91
> « afin de prendre sous votre feu les débouchés S.E. de Boulogne » (*JMO 2*, 1er Groupe, vue 24).

« 4 voitures (3 AM, 1 AC) dirigées sur Rollot, détachement commandé par le Lt de Vrégille qui se met à la disposition du Cne Rouzaud, Cdt le 1er Groupe AMAC. Il « s'agit d'appuyer une attaque d'infanterie sur Boulogne-la-Grasse. Cette attaque ayant échoué, la section couvre la retraite des éléments engagés et reste aux avant-« postes jusqu'à midi. Mission remplie elle se replie sur Chavilly (*JMO 2*, 7e Groupe, vue 41).

« Le demi-tour dans des conditions particulièrement périlleuses »
L'épisode est relaté dans le JMO du 7e Groupe le 27 mars :
« Le groupe ensuite se porte d'urgence à Remangies. Accueilli par un feu violent à 100 m de Remangies, le groupe fait faire demi-tour aux voitures[2], manœuvre « difficile sur une route étroite mais réussie assez rapidement grâce au sang-froid et à l'entraide du personnel (*JMO 2*, 7e Groupe, vue 37).

Bilan du 1er Groupe « Des exploits qui coûtent cher »
« M. IV, s/Cdt M.d.L. Havrette s'est portée très en avant des lignes, a été criblée de balles, a dû se replier ayant perdu toute son huile par le pont arrière perforé.
« M. V, s/Cdt brigadier Malric, puis du M.d.L. Havrette, est allée reconnaître les lisières de Le Lundi, a été criblée de balles a eu son radiateur crevé par une balle de mitrailleuse.
« M. III, s/Cdt M.d.L. Grosse et de M. Le lieutenant Harmel a patrouillé à 1 km en avant des lignes ne se repliant que sous un feu intense d'artillerie et après avoir battu de nombreux objectifs… (*JMO 2*, 1er Groupe, vue 26).

Épisode 3 - L'exploit de Crapeaumesnil

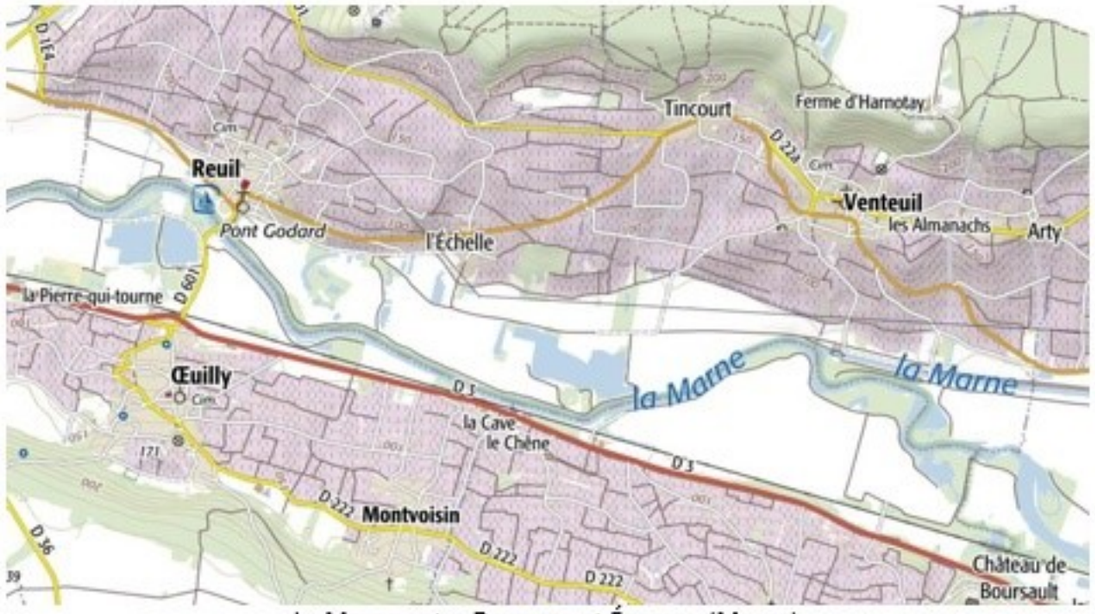


La région Sud-Est de Roye (Somme)

[2] Les véhicules Renault alors en service ne peuvent être conduits en marche arrière. Ce perfectionnement n'est permis qu'avec les autos-mitrailleuses White TBS mises en service fin 1918.

G. Spitzmuller raconte ici une phase de combat qui aurait eu lieu à Verpillières « le lendemain » de celle qui s'est déroulée à Hainvillers.
En réalité, les voitures de combat du 7e groupe AMAC sont arrivées le 26 mars 1918 à 1h du matin à Crapeaumesnil.
Pour appuyer le 118e régiment d'infanterie, la section du lieutenant de Vrégille se porte à l'Est de Verpillières par Amy, la section du lieutenant Fortoul à 1 km à l'ouest d'Amy. « La section de Vrégille prend immédiatement le contact et ouvre le feu sur les éléments ennemis dont il arrête la progression. Le 118e décroche facilement et retraite sur Beuvraignes appuyé par les feux des deux sections de Vrégille et Fortoul » (JMO 2 du 7e groupe, vue 37).
Entre le 26 et le 30 mars les troupes allemandes progressent rapidement d'où le recul du front français du Sud-Est de Roye au Sud-Est de Montdidier.

Épisode 4 - L'Odyssée de Reuil



La Marne entre Dormans et Épernay (Marne)

La dernière nouvelle de la brochure est la plus proche de la réalité. La séquence vécue par le 7e Groupe d'autos-mitrailleuses est ainsi rapportée dans son *Journal* :

« 16 juillet 1918 : Ordre donné à 15h30 à la section Cardeillac d'occuper position à l'Ouest de Tincourt. Mission : arrêter toute progression ennemie dans la vallée de la Marne sur la rive droite. Cette section est en position à 16 h et est soumise de suite à un violent tir d'artillerie. Liaison du Lieutenant Jallot aux positions de combat de cette section. La voiture du maréchal-des-logis Aigueperse, sous un violent bombardement, inflige à l'ennemi de grosses pertes le long du canal l'empêchant de progresser. Vers 18h cette voiture se porte au-delà de nos éléments avancés et malgré les balles charge une motocyclette abandonnée sur la route. La voiture-canon détruisit des éléments ennemis rassemblés dans une cabane.
La section Cardeillac ayant reçu l'ordre de regagner Cumières avant la nuit, quitte à 20h45 ses emplacements de combat. À la sortie Ouest de Tincourt la voiture du maréchal-des-logis Aigueperse qui voulait charger un blessé est atteinte par un obus qui tue le chargeur, blesse le chef de voiture et le mitrailleur. Cette voiture sera ramenée par son conducteur qui à aucun moment ne s'était départi de son sang-froid. Retour de la section à Cumières à 21h30. » (Service Historique de la Défense, 26 N 1246/9, *Journal des Marches et Opérations du 7e GAMAC du* 18 juin 1918 au 10 août 1919, vue 6).
La position du 27e Dragons sur la ligne Tincourt-Venteuil, indiquée par Spitzmuller, est confirmée par l'*Historique du 27e Dragons*, Nancy, Berger-Levrault, 1920, p. 46.